

FLORENCE LAZAR – AIC 2018

Déplacer les lignes de partage entre le visible et l'invisible, le dit et le non-dit, telle est l'opération à laquelle se livre Florence Lazar depuis la fin des années 1990. À travers ses photographies et ses films, elle s'attache à faire émerger la parole et les gestes d'individus et de minorités situés en marge de l'Histoire officielle. À chaque fois, comme l'artiste l'explique, « le point de départ est un fait de micro-histoire, un récit ou une rencontre inattendu(e), qui permet d'ouvrir une brèche dans des événements complexes et traumatiques. La parole y joue un rôle central, ne consistant pas à convaincre ni à démontrer quelque chose, mais davantage à créer des espaces dans lesquels une prise de parole soit possible. La réalité n'est jamais présentée comme quelque chose de disponible, [...] mais, au contraire, comme le résultat d'un ensemble de dispositifs, de relations et de médiations qui permettent d'en saisir des fragments ». C'est dans cette perspective que s'inscrit *Charge corporelle*, un projet filmique autour de l'usage du chlordécone en Martinique et en Guadeloupe, un insecticide dont l'impact sur les corps et la biodiversité est révélateur de la violence coloniale. En effet, mondialement interdit dès 1975, ce pesticide a néanmoins été utilisé dans ces territoires d'outre-mer par une succession de dérogations, des années 1970 jusqu'en 1993. Ce régime d'exception a entraîné une contamination généralisée de ces îles, touchant au milieu physique, biologique et organique, impliquant des conséquences sur les corps de ses habitants, notamment par un taux élevé de cancers de la prostate. *Charge corporelle* se construira à partir de récits oraux et écrits issus de la littérature, de l'ethnopharmacopée, de l'écologie et d'associations de militants, ainsi que d'éléments naturels et chimiques, comme par exemple la mangrove et l'épandage aérien. L'enjeu est ainsi pour Florence Lazar de mettre en lumière les traces de l'histoire post-coloniale et post-esclavagiste, mais aussi de travailler sur d'autres récits possibles, couramment nommés « fictions réparatrices », dans leur capacité à renouveler le rapport à la mémoire historique.

Sarah Ihler-Meyer